

## **L’histoire qui brille et l’histoire qui éclaire**

Dans un essai stimulant qui interroge l’usage public de sa discipline, l’historien Nicolas Offenstadt a récemment mis en évidence, en la soumettant à une critique sans doute nécessaire, cette « histoire bling-bling » qui se trouve dans l’air du temps dans la France d’aujourd’hui, c’est-à-dire ces captations constantes de l’histoire et de la mémoire qui se révèlent étroitement enfermées dans un retour du roman national, et du seul roman national. Il l’a fait à travers dix épisodes de ces deux dernières années en montrant comment la gestion de la mémoire et de ses diverses manifestations publiques servait de plus en plus cette idéologie de repli qu’avait accompagné la très discutée création d’un ministère de l’identité nationale.

Cet ouvrage, *L’histoire bling-bling*, a fait l’objet, dans *Le Monde*, d’un compte rendu critique et ironique de l’historien Alain Corbin que nous reproduisons ci-dessous :

### **Nicolas Sarkozy ou le retour du « roman national »**

#### **L’historien Nicolas Offenstadt dénonce une politique mémorielle fondée sur l’exaltation de la France éternelle**

*Le Monde* du 11 septembre 2009

Depuis l’aube du XIX<sup>e</sup> siècle, tous les régimes ont tenté de fonder leur légitimité sur une politique mémorielle ; tous se sont posés en aboutissement de l’histoire nationale. Louis-Philippe commandait la « salle des batailles » du musée de Versailles, Napoléon III ancrant la quatrième dynastie dans la France des origines, la III<sup>e</sup> République ressassait son grand récit. Parallèlement, plusieurs politiques mémorielles, celle de la Restauration notamment, misaient sur la repentance et le besoin d’expiation. Ces sentiments hantaient à nouveau les conservateurs et les cléricaux au lendemain de la défaite de 1870 et de la Commune, comme en témoigne le Sacré-Cœur qui domine Paris.

Depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le grand récit national s’est peu à peu délité. La dévalorisation de l’héroïsme militaire et de l’aventure coloniale, le déclin de l’enseignement de la chronologie à l’école, la concurrence des mémoires communautaires, l’élargissement planétaire des horizons et, plus largement, ce que François Hartog qualifie de « présentisme » ont contribué à ce délitement. L’identité de la France, chantée par Michelet, Lavis, de Gaulle, sans oublier Fernand Braudel, s’est du même coup estompée.

Or, voilà que, dans une logique toute gaullienne, Nicolas Sarkozy, conscient de cette crise identitaire, entend restaurer le grand récit. Entreprise « ringarde », selon Nicolas Offenstadt, et qui repose sur des erreurs historiques : la nation française ne remonte pas à la nuit des temps. Son unité est récente. La France n’a pas d’« âme ». Ce vocabulaire mystique n’est plus de mise.

Il y a plus grave à ses yeux. La politique mémorielle de Nicolas Sarkozy est une politique bling-bling, « pipole », qui utilise la communication moderne. Elle aboutit à un récit désarticulé de l’histoire nationale. Indifférente aux contextes, elle est faite d’éléments éparpillés. Elle n’est que ballet étourdissant, misant plus sur l’émotion que sur la raison. Elle brandit des icônes (Jaurès, Mûquet...), mais ne leur confère qu’une éphémère survie.

Le pire, pour Offenstadt, est que cette politique conduit à créer des institutions, tout en minimisant les rituels de la repentance, présentés comme excessifs. Il est, en effet, question d’un musée d’histoire de France, fondé sur une vision héroïque, ainsi que d’une prétendue rénovation des modes de commémoration, axée sur les dates du 14 juillet, du 11 novembre et du 8 mai, désormais dépourvues de sens profond. Tout cela ne serait qu’œuvre d’historiens installés dans les « fourgons » du sarkozysme.

Cette même politique incite à limiter le nombre des lois mémorielles, dont l'auteur se fait l'ardent défenseur. Certes, la très grande majorité des historiens leur sont hostiles. Ils se sont naguère regroupés, pour dire leur sentiment, derrière René Rémond et Pierre Nora. Selon Offenstadt, ce ne serait là que pleutres s'effrayant sans raison de la prolifération de mémoires communautaires - en fait, une menace imaginaire. Sinon, il s'agirait de chercheurs désireux de s'enfermer dans une tour d'ivoire pour se consacrer à l'art pour l'art, ou de nostalgiques oublieux des règles de l'histoire critique.

Regrettons toutefois que Nicolas Offenstadt, ici donneur de leçons, fasse, à propos de la commémoration d'Austerlitz, des allusions à l'esclavagisme de Napoléon, ce qui relève de cet anachronisme psychologique que Lucien Febvre, auquel il se réfère à plusieurs reprises, considérait comme le péché capital de l'historien.

À la place de cette mise en exergue de la nation et de cette politique néfaste qui imposerait la « vigilance », Offenstadt propose de construire du lien social par l'établissement de nouveaux partages, fondés sur la repentance et la reconnaissance des mémoires dominées - des bonnes uniquement, cela va de soi. Cette nouvelle forme de vivre ensemble pourrait se traduire par des débats, au cours desquels les savants historiens exposeraient - avec tact et réserve - les résultats de leur recherche. L'exaltation de la contrition, associée à celle des valeurs christiques du pardon, du partage et de la communion, débouche alors sur un éloge de celui auquel on s'étonne que le livre ne soit pas dédié : le président Jacques Chirac.

Alain Corbin

Parce qu'il est un historien remarquable, Alain Corbin nous a fourni l'occasion et le plaisir de lire de magnifiques études sur le XIX<sup>e</sup> siècle et sur l'histoire des corps. La raideur dont il fait preuve dans la conclusion railleuse de ce compte rendu est donc un peu surprenante. Elle nous rappelle toutefois les raccourcis d'un livre étrange qu'il avait dirigé il y a quelques années et dans la première postface duquel, qui était intitulée « Relecture du grand récit national et actuel désarroi », il exprimait une vision étonnamment réductrice, des plus conservatrice et en fin de compte stéréotypée et convenue de tous les problèmes qui sont posés par la transmission scolaire de l'histoire. « Au dire de leurs professeurs, écrivait-il alors, les étudiants qui commencent de fréquenter l'Université ne possèdent plus les éléments de chronologie qui leur permettraient de bénéficier de l'enseignement qui leur est destiné » (*1515, les grandes dates de l'histoire de France revisitées par les grands historiens d'aujourd'hui*, sous la direction d'Alain Corbin, Paris, Seuil, 2005, p. 451). Voilà donc un grand historien universitaire, parmi les plus novateurs et les plus subtils dans la pratique de sa discipline, qui, dès lors qu'il évoque la salle de classe et l'histoire scolaire, s'en tient résolument à quelques affirmations d'une banalité déconcertante, sans tenir le moindre compte des recherches en didactique et des pratiques novatrices possibles en la matière.

Avec ce compte rendu, il semble donc en aller de même lorsque sont en jeu l'usage public de l'histoire et sa déconstruction critique. Derrière les reproches qui sont exprimés par Alain Corbin à l'encontre de Nicolas Offenstadt, qui sont parfois à la limite des procès d'intention, c'est notamment la question des lois mémorielles françaises et celle des postures divergentes adoptées à leur égard par les historiens qui transparaissent. Il s'agit alors de savoir dans quelle mesure l'histoire, entendue comme facteur d'intelligibilité du monde et comme éducation à sa problématique, est sensible ou non à la pluralité des identités et des expériences. Il s'agit d'octroyer ou non une reconnaissance sensible, mais toujours critique et mise à distance, à des mémoires blessées et aux revendications qu'elles inspirent, pour les inscrire dans la complexité de l'histoire humaine ; mais sans les réduire systématiquement à des revendications prétendument abusives.

Nicolas Offenstadt a répondu de la manière suivante à ce compte rendu dans son édition collective de Mediapart (« Usages et mésusages de l'histoire », sur le site : [www.mediapart.fr/club/edition/article/140909/alain-corbin-au-secours-du-roman-national](http://www.mediapart.fr/club/edition/article/140909/alain-corbin-au-secours-du-roman-national)).

**Alain Corbin au secours du roman national.**

Dans *Le Monde* daté du 11 septembre 2009, Alain Corbin évoque mon ouvrage récemment paru, *L'histoire Bling-Bling*.

Il le fait avec beaucoup de malveillance et sans effort de compréhension du propos manifestement trop rapidement parcouru. C'est bien sûr son droit. Mais il le fait aussi avec malhonnêteté, ce qui mérite réponse.

- Je serais un « ardent défenseur » des lois mémorielles. C'est faux, je ne le suis en rien, j'essaye de faire la part des choses et prend 15 pages (p. 104 et suiv.) pour discuter des arguments et contre-arguments sur ce sujet, en pensant qu'il reste possible pour un pouvoir démocratique de légiférer sur le passé sous certaines conditions (pp. 114-115).

- Je serais aussi un chaud partisan de la « repentance » et de la « contrition ». Là aussi, non seulement je n'ai jamais repris ces termes à mon compte mais en plus, je ne défends en rien leur contenu dans le livre mais simplement un dialogue ouvert avec les revendications mémorielles.

- Je n'ai jamais écrit que les trois dates du 14 juillet, du 11 novembre et du 8 mai étaient dépourvues de « sens profond ». D'autant moins que je pense le contraire (p. 94 : « leur importance évidente et la force de leur symbole »), Simplement je considère qu'elles ne peuvent plus être un axe central et prioritaire des commémorations.

- Les historiens qui s'inquiètent à l'excès des mémoires communautaires seraient des « pleutres ». Ce registre de vocabulaire n'est pas le mien. Je n'ai rien écrit de tel. Je considère simplement que les dénonciations qu'ils mènent sont fondées sur une conception discutable du lien social.

- Je ferais péché d'anachronisme en évoquant l'esclavagisme de Napoléon. L'auteur a lu ici trop vite, encore, je ne fais que rapporter un débat qui m'est étranger (pp. 103-104). Cet enjeu participe de fait des débats contemporains sur l'histoire dans l'espace public qui sont l'objet du livre.

- Je ne fais aucun éloge particulier de Jacques Chirac, loin de là. Simplement comme historien j'essaye de poser des éléments de comparaison, de saisir des évolutions d'un Président l'autre.

Quant à m'imputer une perspective chrétienne de contrition et de conciliation c'est une christianisation forcée qui s'inscrit bien dans l'ensemble des propos que l'auteur défend ici...

Alain Corbin voudrait-il, par un texte si outré, faire l'éloge à peine déguisé du retour à l'« identité nationale » de Nicolas Sarkozy ou simplement défendre ses pairs engagés dans un tel combat ?

Nicolas Offenstadt

Chacun se fera bien sûr sa propre opinion en lisant le livre de Nicolas Offenstadt. La question la plus importante n'y est pas tant de savoir qui est le plus en accord, parmi les historiens, avec l'usage politique de l'histoire et de la mémoire de Jacques Chirac ou de Nicolas Sarkozy. Elle est plutôt de savoir à quoi servent et à qui s'adressent les différentes manifestations mémorielles et la transmission de l'histoire. S'agit-il d'une histoire de tous, dans laquelle chacun peut s'inscrire ? Ou s'agit-il d'une histoire des élites, de quelques-uns, porteurs d'une seule identité ? En outre, quel est le poids réel de la fonction critique dans toute cette affaire ? Un chapitre de Nicolas Offenstadt sur le nouveau roman européen et sa promotion est

ainsi particulièrement éclairant. N'est-on pas en effet en train d'inventer de toutes pièces, dans le contexte de la construction difficile de l'édifice européen, une entité continentale spécifique, naturalisée ? Ne s'agit-il pas d'une identité conçue après coup comme si elle avait été là depuis toujours et dont l'évolution passée aurait été tout entière tournée vers cette unité contemporaine que les fabricants du passé qui forgent cette histoire appellent de leurs vœux ?

À tous les niveaux où ils interviennent, les passeurs d'histoire -qu'ils soient chercheurs, enseignants universitaires, enseignants du secondaire, muséographes ou autres- sont placés devant la nécessité d'observer et de déconstruire l'expression publique de leur discipline et l'écho de leurs travaux, et de ceux de leurs pairs, dans l'espace public. Pour ce faire, une conception ouverte et une perception fine des interactions qui sont nécessaires entre l'histoire et les mémoires leur sont indispensables. En revanche, les réflexes de repli et les enfermements dans une tour d'ivoire, fût-elle de la meilleure des historiographies qui soient, ne permettent pas de contribuer à une meilleure compréhension de la société telle qu'elle est.

Laissons alors la conclusion à Nicolas Offenstadt lorsqu'il évoque le principal enjeu à ses yeux de tous ces débats et de toutes ces controverses : « L'histoire bling-bling est une histoire de consommateurs, pas une histoire de citoyens. L'histoire bling-bling brille mais n'éclaire pas. L'adhésion contre la réflexion » (voir le site : [www.mediapart.fr/club/blog/nicolas-offenstadt/150308/l-histoire-bling-bling](http://www.mediapart.fr/club/blog/nicolas-offenstadt/150308/l-histoire-bling-bling)).

Charles Heimberg

Nicolas Offenstadt, *L'histoire bling-bling. Le retour du roman national*, Paris, Stock, 2009.

Voir aussi :

Gérard Noiriel, *À quoi sert l'identité nationale* ? , Marseille, Agone, 2007.

Laurence de Cock & al. (dir.), *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France*, Marseille, Agone, 2008.